Primeurs

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Film : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): **- (2001)**

Heft 19

PDF erstellt am: **23.05.2024**

Nutzungsbedingungen

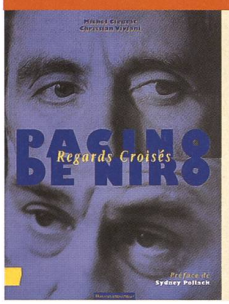
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

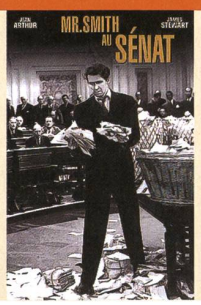
Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch





Livres

«Pacino-De Niro: regards croisés»

par Michel Cieutat et Christian Viviani

Piliers de la revue Positif, les deux auteurs proposent une étude comparée du travail de deux acteurs qui ont marqué le cinéma américain des trente dernières années. Le jeu d'Al Pacino et de Robert De Niro se voit ainsi mis en lumière par l'apport de théories de l'interprétation cinématographique, de Koulechov à Lee Strasberg. Ce dernier fut d'ailleurs le professeur de Pacino lorsqu'il fréquenta sa prestigieuse école, l'Actor's Studio de New-York. Les points de vue des deux comédiens sur leur approche du métier, leurs techniques, ainsi que leurs rôles sont mis en relation, tous deux ayant en effet brillé dans des compositions de gangsters au tempérament explosif. Cette publication a de plus le mérite de poser un regard critique sur un aspect du cinéma trop souvent négligé ou édulcoré par une vision *glamour*. (jlb)

Ed. Dreamland, Paris, 2000, 247 pages.

Vidéos et lasers

Frank Capra

Grâce au succès des films de Frank Capra, dans les années 30, la société Columbia a acquis son statut de *major company*. La fameuse *Capra's Touch*, qui mêle commentaire social et comédie sophistiquée, empreint pourtant des films très différents de prime abord. Tout d'abord «New York Miami», où

courrier

«Dans son article sur ‹Billy Elliot› (janvier 2001 - numéro 17), votre collaborateur, M. Rafael Wolf, a le courage d'affirmer ses opinions. C'est, à mon avis, son seul mérite. Peut-être le scénario un peu convenu de Billy Elliot n'offre-t-il pas beaucoup d'autres rebondissements que ceux du jeune danseur. Les ratiocineurs dénicheront toujours, çà et là, quelques scènes discutables. Daldry en est à son premier film et n'a, évidemment, pas encore la maîtrise d'un Visconti. Contrairement à votre collaborateur, j'ai apprécié les thèmes abordés - les préjugés, l'adolescence, la découverte, la danse classique, les inégalités sociales, la réalisation personnelle, l'espoir, l'homosexualité – les liens entre eux et la manière de les traiter. Daldry ne tartine pas la pellicule de sentimentalisme. Il nous invite à suivre des personnages vraisemblables joués par d'excellents comédiens. Les émotions sont montrées par touches, sans complaisance ni manichéisme. Jalonnées de quelques bonnes idées – la colère exprimée par la danse et les claquettes – les images sont souvent belles: le cimetière sur fond d'usine la tête de Billy entourée par le ballet évanescent des filles en tutu qui descendent un escalier. Bref, petit bijou, ce film m'a plu et mes larmes ne versaient en rien dans la culpabilité. Grand bien me fasse, mais là n'est pas mon propos. (...)

Il existe d'innombrables films, autrement plus médiocres et nuisibles, qui mériteraient les foudres de votre collaborateur. Dans l'échelle de la filmographie, «Billy Elliot», même si on le déteste, ne peut raisonnablement pas être placé à la même hauteur que de véritables produits d'un cinéma de bas étage.

Dès lors, il est question de proportion et d'objectivité, voire d'honnêteté, dans l'analyse. (...)

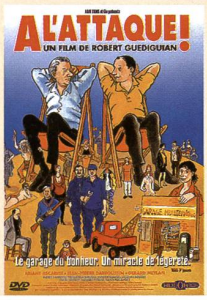
Thierry de Choudens
Onex-Genève

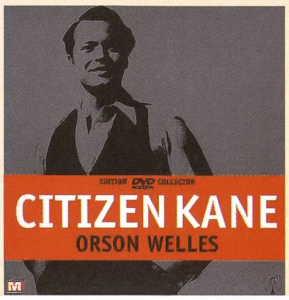
Nous prenons acte de vos remarques concernant une critique qui peut, à juste titre, irriter par son caractère outrancier. Force est d'admettre que c'est d'ailleurs en réaction à l'unanimité des médias à propos de «Billy Elliot», jugée agaçante par le soussigné, que ce texte a été conçu.

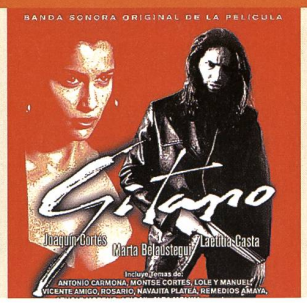
Il a parfois été reproché à FILM d'être consensuel ou encore d'esquiver les coups de cœur et de gueule. Preuve est ainsi faite que le vitriol et la controverse n'y sont pas prohibés.

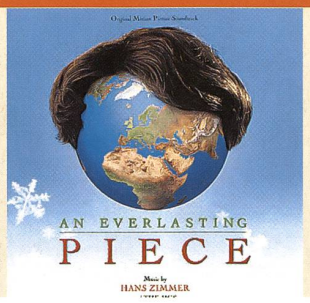
Permettez-nous toutefois de revenir ici sur votre conception de l'objectivité critique. Si nous vous comprenons bien, celle-ci se définirait en fonction d'une échelle cinématographique censée départager les films mineurs (inutiles) et les films majeurs (utiles). Dès lors, selon quels critères définit-on cette échelle? Nombreux sont les critiques, dans l'histoire du cinéma qui ont, à tort, encensé des œuvres au propos «utile» et dénigré d'autres, en apparence plus superficielles. Ainsi Hitchcock était considéré comme un simple «divertisseur» de foules. Le temps fait son tri, pas toujours dans le sens des goûts et engouements des critiques et du public. Pour notre part, nous préférons croire que tous les films sont égaux *a priori*. Il nous semble en tous cas évident que le même ton critique appliqué à «un cinéma de bas étage» n'aurait pas suscité votre indignation.

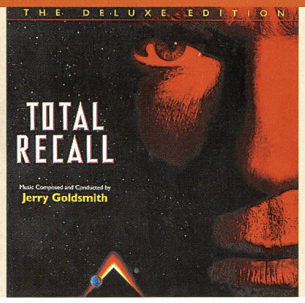
Rafeal Wolf, rédacteur
Françoise Deriaz, rédactrice en chef











l'on s'immisce dans la cohabitation forcée d'une héritière fugueuse et d'un journaliste roublard. Le ton romantique et burlesque de cette comédie contraste évidemment avec le mysticisme d'«Horizons perdus», œuvre qui s'articule autour de l'idée du paradis disparu. Enfin, «Monsieur Smith au Sénat» et «La vie est belle» offrent à James Stewart des rôles d'idéalistes éprouvés par les dures réalités (corruption politique, affairisme, cynisme…), dont ils triompheront en fin de compte. (jlb)

«It Happened One Night», avec Clark Gable, Claudette Colbert… (1934, USA, 1 h 41). «Lost Horizon», avec Ronald Colman, Jane Wyatt, Edward Everett Horton… (1937, USA, 2 h 08). «Mr Smith Goes To Washington», avec James Stewart, Jean Arthur, Claude Rains… (1939, USA, 2 h 05). «It's a Wonderful Life», avec James Stewart, Donna Reed, Lionel Barrymore… (1946, USA, 2 h 05). DVD Zone 2. Sous-titres français. Distribution: Disques Office.

«Citizen Kane»
d'Orson Welles

Première réalisation d'Orson Welles, «Citizen Kane» est l'une des œuvres les plus célébrées de l'histoire du cinéma. Cette réputation est largement méritée: son originalité, intacte à ce jour, réside dans le recours à des techniques diverses (plans-séquences, montage de fausses actualités, mouvements de caméra ostentatoires, effets photographiques audacieux, etc…), pour servir un récit complexe et fascinant, à l'image de l'identité énigmatique du héros Kane. Les éditions Montparnasse proposent un coffret qui comprend, outre une copie restaurée du film, deux documentaires consacrés à l'analyse et l'histoire de ce chef-d'œuvre. (lg)

Avec Orson Welles, Joseph Cotten, Agnès Moorehead, Everett Sloane… (1941, USA, 1 h 55). DVD Zone 2. Sous-titres français. Distribution: Disques Office.

Deux facettes du cinéma français

L'actualité des sorties vidéo met bien en lumière les deux voies diamétralement opposées qu'a empruntées le cinéma français, l'an passé, pour tenter de résister à la suprématie du spectacle hollywoodien. D'une part les gros moyens de la co-production européenne, la grandiose évocation historique et le *casting* international prestigieux: «Vatel», de Roland Joffé. D'autre part le tournage en famille, le monde des «petites gens» de Marseille, un récit auto-réflexif où des scénaristes interviennent en tant que personnages: «A l'attaque!» de Robert Guédiguian. Nul doute que d'un point de vue strictement commercial, le second film s'avère une bien meilleure affaire… (lg)

«Vatel», avec Gérard Depardieu, Uma Thurman, Tim Roth… (2000, France/Angleterre, 1 h 57). «A l'attaque!», avec Ariane Ascaride, Jean-Pierre Darroussin, Gérard Meylan, Denis Podalydès… (2000, France, 1 h 30). DVD Zone 2. Distribution: Disques Office et Dinifan.

«37°2, l'intégrale»
de Jean-Jacques Beinex

Pour accompagner la sortie de son «Mortel transfert», Jean-Jacques Beinex ressort son principal titre de gloire qui l'a hissé au rang de chef de file du cinéma français dans les années 80. Cette œuvre apparaît aujourd'hui comme un objet très typé, emblématique d'une esthétique de la belle image et du cliché. La version complète (trois heures!) vient renforcer cette expression revendiquée d'un certain vide. (lg)

Avec Béatrice Dalle, Jean-Hugues Anglade, Gérard Darmon… (1986, France, 3 h.). DVD Zone 2. Distribution: Film Office.

Musiques

«Total Recall: the deluxe edition»

Pour fêter le dixième anniversaire du film de Paul Verhoeven, Varèse Sarabande réédite en CD la musique de Jerry Goldsmith. Ce nouvel album contient 34 minutes de plus que le précédent. Cela devrait ravir les *fans*, même si le matériel thématique était déjà parfaitement représenté dans la première version. Deux pièces inédites valent néanmoins le détour: le trépidant «The Massacre» et un air sans titre – non annoncé sur la pochette et qui débute 15 secondes après le dernier morceau de l'album – où Goldsmith retrouve son goût du kitsch. (cb)

Musique de Jerry Goldsmith (2000, Varèse Sarabande)

«An Everlasting Piece»

Récréation sympathique avant les deux partitions-mammouths pour «Hannibal» et «Pearl Harbor», «An Everlasting Piece» permet à Hans Zimmer de marcher sur les traces de James Horner en offrant sa version d'une musique aux accents irlandais. Plus folklorique que dramatique, cette composition offre l'occasion au musicien de renouer de façon enjouée avec l'Europe, nous rappelant le bon vieux temps où il travaillait avec Stanley Myers sur les musiques de «Histoire d'O 2» et «Insignifiance». (cb)

Musique de Hans Zimmer (2000, Varèse Sarabande)

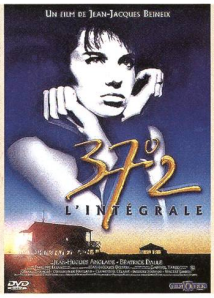
«Gitano»

Il n'est pas raisonnable de défendre un CD de musique de film constitué uniquement de chansons. Mais «Gitano» mérite le détour parce qu'il offre ce qui se fait de mieux actuellement dans la chanson espagnole. Ce *thriller* chaud de Manuel Palacios, interprété par Laetitia Casta et écrit par le romancier Arturo Pérez-Reverte (Club Dumas, qui a inspiré «La neuvième porte») est l'un des événements de l'année dans son pays d'origine. On regrette évidement l'absence de la musique originale d'Eva Gancedo, mais, olé! quelle énergie! (cb)

Divers (2000, Sony)

Site internet

Les coulisses des Oscars

Dans un registre bordeaux et or, voici un site – officiel – aussi mode que divertissant. Dans les «folles» coulisses des Oscars, il y a en effet peu d'efforts à fournir pour suivre le contenu des pages qui se déroulent. Beaucoup de photos, peu de texte, histoire de ne pas ternir tous les sourires rayonnants s'affichant à l'écran... Comment gravir au mieux le tapis rouge (le fameux «Red Carpet»)? Quelles étaient les tenues de toutes les stars durant les dernières éditions? Quelle a été l'évolution vestimentaire de nos amis les acteurs au fil des années? Toutes ces questions cruciales trouvent ici leur réponse. Et bien sûr, au passage, vous pouvez dénicher la liste de tous les films sélectionnés, mais ce n'est finalement qu'un détail. (al)

www.oscars.com